

Discours prononcé par Madame Caroline Eliacheff,
Pédopsychiatre,
le 23 juin 2017 à la cérémonie des prix de la
maison d'éducation de la Légion d'honneur de Saint-Denis

Monsieur le grand chancelier,

C'est un privilège de m'adresser à vos élèves aujourd'hui connaissant ce que représente pour vous cette maison d'éducation et les noms illustres de celles et ceux qui m'ont précédée.

Madame la Surintendante, j'ai pu mesurer ce que cette institution vous doit. Merci à vous de m'avoir reçue et initiée à vos responsabilités ainsi qu'à celles des enseignants et membres de l'administration, garants de l'excellence et du prestige de cette école.

Mesdames et Messieurs les parents des lauréates qui ont fait toute leur scolarité secondaire dans cet établissement, je tiens aussi à vous saluer en imaginant votre fierté. Peut-être pensez-vous que la réussite de vos filles est la conséquence de votre éducation. Mais je dois vous dire que lorsque je reçois professionnellement les parents qui me consultent pour les difficultés qu'ils rencontrent, j'essaye toujours de leur dire qu'ils ne sont pas tout-puissants et pas entièrement responsables du devenir de leur enfant lorsque celui-ci n'apporte pas toute satisfaction. Il en est de même lorsqu'ils réussissent. Donc, mesdemoiselles, vous êtes responsables de ce que vous êtes même si la part de votre éducation familiale et scolaire n'est évidemment pas négligeable puisque vous ne venez pas de nulle part.

J'apprécie aussi que contre vents et marées la tradition de cette cérémonie de remise des prix persiste. Je l'ai connue dans mon enfance, j'en garde d'excellents souvenirs. Entre-temps, l'égalitarisme a fait des ravages car l'égalité n'a pas été au rendez-vous. Supprimer les récompenses au mérite ne masque pas l'inégalité des chances car on ne combat pas la fièvre en cassant le thermomètre. On sait que dans les sociétés prônant l'égalité -et nous sommes champions en ce domaine- chacun cherche néanmoins à se distinguer. Et il est certainement plus sain de chercher à se distinguer par ses mérites - pour autant qu'on ne nuise pas aux autres - par exemple en se victimisant, ce mode de distinction étant très prisé à tous les étages de notre société.

J'imagine que la plupart d'entre vous n'ont pas la moindre idée de la raison de ma présence. Je dois vous avouer que j'en ai été la première surprise mais j'ai pris le parti d'accepter cet honneur avec simplicité même si les intentions du général Puga restent pour moi un mystère.

Si je n'ai pas conscience des mérites que l'on veut bien me reconnaître, j'ai en revanche celle d'être extrêmement privilégiée : d'abord parce que je suis née après la guerre et n'ai pas connu de guerre dans mon pays. Ensuite parce que je viens d'un milieu intellectuellement sinon économiquement privilégié avec son lot de secrets de famille, d'émigration forcée et parfois de drames, surmontés, car dans ma famille on ne se plaint jamais. Avoir eu 20

ans en 1968 est aussi un privilège Si vous ne l'avez jamais su ou si vous l'avez oublié, le déclenchement des manifestations à Nanterre est venu d'étudiants qui refusaient que l'accès à leur résidence universitaire soit interdit aux filles. À cette époque, pour les jeunes, il n'y avait pas de sida, la contraception existait et l'IVG a été dépenalisée le 17 janvier 1975. Nous n'avons pas mesuré immédiatement les effets de cette libération sur les relations entre hommes et femmes. Dans ces années-là, il n'y avait pas de chômage et je n'ai pas le souvenir d'avoir cherché du travail à la fin de mes études de médecine commencées à 16 ans pour devenir psychanalyste. Période exceptionnelle par la conjonction de facteurs économiques, sociaux et médicaux favorables que l'on n'a pas revu depuis. Privilégiée enfin, car j'ai choisi la médecine par vocation pour devenir psychanalyste et avec quatre enfants, j'ai eu la possibilité de ne jamais arrêter de travailler.

Moi-même je n'ai pas eu de filles mais j'ai eu une mère et une grand-mère. Elles m'ont délivré quelques messages qui m'ont servi toute ma vie. Je sais que la personne qui délivre le message a au moins autant d'importance que son contenu. Donc, je ne prétends pas que ce qu'on m'a transmis puisse avoir le même impact sur vous qu'il en a eu sur moi. Car ces femmes étaient des modèles pour moi ce qu'évidemment je ne prétends pas être pour vous. Il n'empêche... on ne sait jamais.

J'ai d'abord été élevée dans l'idée que c'était une chance d'être une fille. Cela va peut-être de soi aujourd'hui dans les pays développés mais vous n'ignorez pas que ce n'est pas le cas dans une bonne partie du monde. On m'a seriné pendant toute mon enfance : « l'indépendance, c'est l'indépendance financière ». Pas un mot à changer aujourd'hui. Et ma grand-mère ajoutait : il faut que tu aies un métier qui porte un nom. Elle qui savait tout faire mais n'avait pas de métier savait de quoi elle parlait. Ma mère, elle, me disait : « quoi que tu fasses, il faut que tu sois la meilleure ». Et non seulement elle le disait mais c'était son cas et je n'étais pas la seule à le dire. Ca mettait la barre assez haut et surtout j'ai très vite renoncé à devenir danseuse ou chef d'orchestre! Dernier précepte familial sur lequel je suis moins d'accord car le prix à payer est souvent fort: dans notre famille on ne se plaint jamais.

Est-ce que je dirais les mêmes choses à ma fille si j'en avais une ? je le crois car être fière de son sexe, ne dépendre financièrement de personne et surtout pas de son mari et tendre à exceller dans son métier sont des objectifs louables et certainement à votre portée. Je vous conseillerais aussi d'avoir de l'ambition maintenant et de ne pas renoncer à vos ambitions plus tard.

Je vous passe les conseils que j'ai retenu sinon appliqués concernant la vie privée car je ne veux pas vous choquer et qu'il s'agit somme toute d'une distribution de prix et non d'une leçon particulière !

En guise de conclusion, je vais vous lire un petit texte d'une femme May Ziadé, libanaise née en 1886, émigrée en Egypte, poète, journaliste, muse de Gibran Khalil Gibran (l'auteur du Prophète) qu'elle ne rencontrera jamais car il a émigré aux Etats-Unis mais avec qui elle correspondra jusqu'à ce qu'il meurt. May Ziadé est surtout

une pionnière du féminisme oriental. Vers la fin de sa vie (elle est morte en 1941 au Caire) après des épreuves épouvantables, la directrice d'une école pour filles de Beyrouth l'invita à faire un cours et voici ce qu'elle leur a dit :

« J'ai fait un rêve dans lequel les femmes, toutes les femmes, garderont la tête haute, dans lequel les femmes travaillent, des femmes dans le regard desquelles on ne trouve plus ni la peur, ni la défaite, ni l'humiliation. Des femmes qui ne seront plus jamais les esclaves de la société ou du besoin ou esclaves de l'homme esclave de son cœur. À la place on trouvera le regard d'une femme maîtresse d'elle-même et de son destin. Une nouvelle naissance, une nouvelle existence, celle de la nouvelle femme. Aujourd'hui mes filles c'est à vous que je m'adresse pour réaliser ce rêve. »

Au moment où vous allez changer d'existence, sortir du cocon protecteur de la maison de la légion d'honneur, c'est avec confiance que je vous passe le flambeau car il reste encore fort à faire pour que les rêves deviennent réalité pour toutes les femmes du monde.